

Payne, Keith B. *Nuclear Deterrence in US – Soviet Relations*. Boulder (Col.), Westview Press, Coll. « A Westview Replica Edition », 1982, 257 p.

Michel Fortmann

Volume 15, numéro 4, 1984

La crise des relations internationales : vers un bilan

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/701775ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/701775ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Institut québécois des hautes études internationales

ISSN

0014-2123 (imprimé)

1703-7891 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Fortmann, M. (1984). Compte rendu de [Payne, Keith B. *Nuclear Deterrence in US – Soviet Relations*. Boulder (Col.), Westview Press, Coll. « A Westview Replica Edition », 1982, 257 p.] *Études internationales*, 15(4), 961–963.
<https://doi.org/10.7202/701775ar>

les exercices Bright Star 81 et 82 en particulier. Depuis octobre 81, elle est constituée en unité particulière relevant directement du Secrétaire à la Défense par l'intermédiaire du haut état-major. Concrètement, la 82^{ème} division aéroportée peut être acheminée dans un délai de 10 à 14 jours et il en est de même pour la 101^{ème} division d'assaut aérien. À la fin de 1983 c'est l'équivalent de 5 divisions que le commandement pouvait engager en Asie du Sud-Ouest dans un délai de 30 jours.

Ces délais sont-ils compressibles? L'état-major travaille à améliorer les performances du transport aérien mais d'autres problèmes subsistent: celui des renforts dont l'acheminement est jugé impératif aussitôt qu'a été effectuée une pénétration, celui des pertes que tous les analystes s'entendent, discrètement, pour les prévoir élevées. La force d'intervention américaine est donc une réalité, mais une réalité dont le coût humain et politique reste encore non précisé.

Jean-René CHOTARD

*Département d'histoire
Université de Sherbrooke, Canada*

PAYNE, Keith B. *Nuclear Deterrence in US - Soviet Relations*. Boulder (Col.), Westview Press, Coll. "A Westview Replica Edition", 1982, 257 p.

Colin Gray ainsi que l'auteur de l'ouvrage commenté ici s'étonnaient récemment du fait que trente-huit ans après le début de l'ère nucléaire la communauté de défense américaine ne s'était pas encore mise d'accord sur les principes fondamentaux de la stratégie nucléaire. La vitalité du débat actuel corrobore objectivement cette assertion. Nous aurions d'ailleurs aussi tendance à souligner l'agressivité et la politisation de cette discussion, caractéristiques qui rendent peut-être plus difficile qu'auparavant la réalisation d'un consensus sur ces questions.

Dans ce contexte, compte rendu du nombre impressionnant d'analyses parues depuis quelques années, tout ouvrage contribuant à clarifier le débat au lieu d'attiser les passions est le bienvenu. Il nous fait donc plaisir de

rapporter que le livre de K. Payne appartient à cette catégorie même si son engagement politique ne fait pas de doute. Plus spécifiquement, K. Payne fait partie d'un groupe d'auteurs maintenant fort nombreux qui réclament une révision complète de la stratégie nucléaire américaine, révision exigée selon eux, à la fois par la désuétude du modèle de la destruction mutuelle assurée (MAD), et par l'échec patent du contrôle des armements et de la détente en général. Quel que soit l'engagement de ce groupe d'ailleurs, il n'en reste pas moins que leur thèse doit pouvoir être entendue et critiquée à partir de la validité et de la cohérence de son argumentation, et non sur la base d'une simple prise de position doctrinale. Dans ce sens, monsieur Payne nous offre, en général, un raisonnement clair et structuré qui précisément permet une telle évaluation critique, stimulant ainsi la pensée au lieu de l'étouffer.

La problématique de l'ouvrage, en particulier, est très simple: les concepts fondamentaux de la stratégie nucléaire américaine – tels qu'exprimés par le discours politique – n'ont que très peu changé depuis 25 ans; cependant le rapport des forces nucléaires, quant à lui, s'est progressivement détérioré en faveur de l'URSS pour aboutir, dès les années 70, à une situation d'équivalence approximative. D'où la question fondamentale que pose l'auteur: dans cette nouvelle situation, le modèle de la destruction mutuelle assurée est-il toujours valable?

Le lecteur est donc convié, dans la première partie du texte, à une analyse du modèle MAD en 3 points, le premier visant à exposer ses principes, le second montrant son influence sur la politique nucléaire américaine, le troisième soulignant ses failles.

Plus précisément, le modèle MAD se fonderait sur 5 hypothèses:

1. Les chefs d'État prennent leurs décisions en matière militaire de façon rationnelle sur la base d'un calcul coût-bénéfice;
2. La population et l'industrie soviétiques sont les cibles prioritaires des armes nucléaires américaines;

3. L'Union soviétique est déterminée à garder en otage une partie de la population américaine à fin de dissuasion;
4. tout usage d'armes nucléaires impliquerait nécessairement une escalade qui déboucherait sur une guerre totale et donc l'holocauste;
5. le risque d'une telle escalade est suffisant pour dissuader l'URSS d'adopter un comportement agressif face aux intérêts américains.

Quatre conclusions essentielles pourraient – selon Payne – être déduites de ces hypothèses:

- a) La guerre nucléaire ne peut plus être considérée comme un moyen servant à des fins politiques, mais seulement comme un instrument destiné à des pressions indirectes (a withheld instrument of coercion). En d'autres termes, il est nécessaire de distinguer nettement une capacité de dissuasion – largement politique – et une capacité nucléaire à usage militaire, la seconde n'ayant plus d'utilité, selon la logique du modèle.
- b) En conséquence, la notion de supériorité nucléaire n'aurait plus de sens à partir du moment où un État disposerait de forces invulnérables et suffisantes pour infliger des dommages inacceptables à son ennemi potentiel.
- c) Les déséquilibres militaires régionaux (*i.e.* en Europe) n'auraient que peu d'importance dans la mesure, où toute confrontation à ce niveau présenterait un risque inacceptable d'escalade pour l'assaillant.
- d) Toute tentative d'acquérir une capacité nucléaire contre-force ou de limiter les dommages dus à une attaque nucléaire, constituerait un facteur déstabilisateur dangereux en cas de crise ainsi qu'une incitation à la course aux armements.

S'appuyant sur les éléments clés du modèle ainsi exposé, Payne tente donc, d'abord, de montrer l'influence du MAD sur la stratégie américaine, puis en fait une critique systématique en montrant que:

- 1) la décision d'entrer en guerre n'est pas nécessairement rationnelle,

- 2) les cibles urbaines et industrielles ne sont pas logiquement les atouts les plus valorisés – en particulier par les Soviétiques,
- 3) les mêmes cibles, aux E.U., ne sont peut-être pas celles que favorisent les Soviétiques,
- 4) l'escalade n'est pas inévitable dans la mesure où les protagonistes tenteront d'éviter à tout prix un spasme qui détruirait globalement leur société, ceci rendant possible un phénomène d'auto-dissuasion pour l'État à qui ne s'offrirait que l'alternative de la reddition ou du suicide.

En d'autres termes, la menace du MAD pourrait être non crédible, affaiblissant d'autant le principe de la dissuasion.

En conséquence – selon Payne – la crédibilité d'une menace d'escalade nucléaire américaine ne pourrait être assurée qu'en position de force, c'est-à-dire en disposant d'une capacité de réplique contre-force qui empêche l'Union soviétique de « dominer » l'escalade et d'une capacité de défense nucléaire réduisant l'efficacité d'une première frappe limitée visant à désarmer les États-Unis, tout en minimisant les dommages collatéraux.

Les conséquences, selon l'auteur, d'une telle critique sont extrêmement claires pour l'avenir des relations Est-Ouest. En effet, si la menace d'une destruction assurée de la part des États-Unis n'est plus fondée, l'URSS se verrait offrir la possibilité d'agir sur la scène internationale comme bon lui semble, sans être contrainte d'aucune façon par « l'ombre » du nucléaire.

L'effritement de la dissuasion, et particulièrement de la dissuasion étendue, ouvrirait donc la porte à l'interventionnisme soviétique et, éventuellement, à une remise en cause de l'ordre international que nous connaissons.

Étayant ce point de vue, K. Payne tente donc de montrer, dans la seconde partie de son ouvrage, que l'URSS a nourri et continue de nourrir des ambitions révolutionnaires en ce qui a trait à l'ordre mondial, que les Soviétiques n'ont jamais accepté les principes de la destruction mutuelle assurée et que, finalement, ils ont ou sont en passe d'avoir une

capacité crédible de frappe préemptive contre-force vis-à-vis des États-Unis.

Les conclusions de l'auteur, en conséquence, sont prévisibles: il faut que le langage de la dissuasion américaine s'accorde à celui des Soviétiques; il faut donc que les États-Unis disposent, eux aussi, d'une capacité crédible de mener victorieusement une guerre nucléaire, c'est-à-dire des moyens de défense anti-missiles (le fameux *Ballistic Missile Defense*) et une force de contre-attaque permettant éventuellement de décapiter les organes de contrôle politiques et militaires du Kremlin.

En termes critiques, à présent, nous nous devons de préciser que les thèses de Payne ne nous sont guère sympathiques, à la fois en termes éthiques et au plan académique, dans la mesure où, premièrement, elles sous-entendent un jugement de valeur extrêmement ethno-centrique en ce qui concerne les intentions politiques des Soviétiques et, deuxièmement, elles se caractérisent par une absence totale de considération pour les victimes éventuelles d'un échange nucléaire. Après tout, si la crédibilité de la dissuasion repose sur le réalisme des menaces nucléaires et conséquemment sur l'accroissement des risques de guerre, il nous paraîtrait logique d'impliquer ceux qui, au premier chef, encourraient ce risque dans le choix d'une telle stratégie. Or Payne ne mentionne même pas ce problème.

Ceci dit, malgré un certain nombre de critiques de détail, qu'il serait trop long d'énumérer ici, l'argumentation de Payne nous apparaît bien présentée et convaincante sur plusieurs points. En particulier, il nous semble malheureusement difficile d'écarter les nombreuses citations et références qui dénotent le caractère offensif de la stratégie soviétique. Il semble aussi dangereusement clair que le modèle MAD est tout à fait insuffisant face à un opposant décidé à user de sa supériorité stratégique à des fins d'expansion. En fait, quelles que soient les options proposées, le problème que soulèvent ces considérations, ne peut être ignoré. Comment définir unilatéralement une stratégie nucléaire à la fois prudente et efficace si l'adversaire refuse de collaborer à la

mise en place et au respect d'un modèle de sécurité nucléaire coopératif fondé sur une dissuasion minimale et un effort réel de limitation des armements?

Michel FORTMANN

*Département de science politique
Université de Montréal*

AFRIQUE

CHAZAN, Naomi. *An Anatomy of Ghanaian Politics: Managing Political Recession, 1969-1982*. Boulder (Col.), Westview Press, Coll. "Westview Special Studies on Africa", 1983, 448 p.

Cet ouvrage qui couvre la période de 1969 à 1982 est, depuis 1975, la première étude exhaustive publiée traitant des politiques du Ghana. L'idée primordiale développée à travers l'analyse est que le pouvoir central de l'État ghanéen a diminué durant cette période et que des regroupements politiques locaux se sont substitués au pouvoir central quant aux fonctions de représentation et d'intervention politiques. Naomi Chazan arrive à cette conclusion en étudiant les écarts existant entre le pouvoir d'action décroissant de l'État central et les mécanismes de redressement autonomes utilisés par les communautés politiques locales, par des regroupements politiques secondaires et par les individus mêmes. Cette étude est spécialement importante pour comprendre tant le Ghana que d'autres États africains au sens où elle met en évidence un certain nombre de processus politiques complexes qui s'opèrent dans un pays en proie à l'instabilité politique et à un sérieux déclin économique.

L'ouvrage comprend quatre parties principales. Dans chacun des douze chapitres, l'auteur étudie « les rapports spécifiques entre les ressources, les gens, les valeurs, la culture, l'histoire, les institutions et les constellations de pouvoir » (p. 377). Alors que cette multiplicité de variables se prête mal à une simple classification théorique, il est possible néanmoins d'apprécier la rigueur de l'analyse en lisant en premier lieu, après les textes